

Un corps au regard

De la peinture

Vincent Dulom

La pensée d'un plat se trouve dans l'assiette. Pour la rencontrer, il faut s'attabler et le goûter. Nulle autre connaissance n'en permet la découverte. Pas même les mots du chef. La peinture, comme la cuisine, assemble des matières pour un face-à-face, un corps en regard.

La quête de sens et la recherche de l'entendement justifient nombre d'essais sur la peinture. La plupart pourraient se contenter — comme s'il s'agissait d'images — de cartes postales pour l'étudier. La peinture n'est pourtant pas affaire d'image. L'image relève de la compréhension, la peinture non. Immanente à la matière, elle n'a pas ou n'est pas à voir avec la raison. Sa pensée propre se forme loin des sujets qu'elle concourt à mettre à jour dans les compositions qu'elle produit. Elle se vit, inimaginable, hors de l'image. Le propos ou le projet d'une peinture échappe à sa condition même. Les images qui nous permettent d'en saisir divers degrés de complexité n'aident pas à la définir. Elle les partage avec d'autres médiums et d'autres disciplines. Libérée de l'image, sans propos ni projets, la peinture s'ouvre à sa forme en silence. On ne peut rien dire qui en accrédite la présence. Poser le mot devant la peinture c'est comme placer un miroir devant un son. En mesure de le diriger, il ne le reflète pas. La peinture — sa pensée également — ne tient pas d'une idée et ne se recherche pas. On la touche quand elle nous touche, sans réfléchir.

Les peintres n'ont souvent rien à dire de leur expérience de la peinture. Elle les déborde et se dérobe à leurs paroles. Si l'on demande à de jeunes peintres : que cherchez-vous en peinture ? La plupart vivent cette question comme une gêne. Ils ne cherchent, ou ne recherchent, rien en particulier. Ils vivent la peinture comme une respiration, irréfléchie, mais nécessaire. Affaire de corps à corps, la peinture est une expérience physique, un retour haptique du regard sur l'époque. Pour le dire encore : devant la peinture, notre attention s'engage dans celle qu'elle ouvre sur le temps qui l'a vu naître. La peinture, c'est le berceau d'un regard qui se métamorphose aux frottements du temps. Et ce regard, dans son renouvellement, c'est son origine même. Analyser notre relation à la peinture, sur le moment ou à posteriori, est impossible

sans le mettre à mal, sans introduire d'images parasites.

Il n'y a rien à comprendre en peinture, hormis la pensée des peintres, mais les sujets qu'ils traitent n'en pensent pas l'objet. L'objet de la peinture, c'est l'univers qu'ils ont vu et vécu. Les récurrences morphologiques des œuvres d'une époque, dans la transformation de l'organisation des matières et des formes que permettent les techniques contemporaines, partagent cela. Elles donnent à vivre la présentation d'un temps enregistré sans y prendre garde, lors d'une traversée opérée d'ordinaire sans conscience, sans attention particulière et le plus souvent sans admiration. Le peintre fréquente le monde et le monde l'imprègne de l'époque. Il réalise là la part la plus importante de son activité. Vient ensuite la confrontation avec la matière. Étrangère à toute idée préalable, elle appelle des mécanismes de cognition, centrés sur la perception visuelle, qui échappent au raisonnement. Les situations cognitives que stimulent les modifications successives de son organisation occupent toute l'attention du peintre au travail. Les impressions découvertes à travers les formes, les matériaux, les lumières, les mouvements, les présences et les rencontres, vues et faites de par le monde, sont autant de vecteurs plastiques potentiels qu'il convoque alors inconsciemment.

Loin de moi, pourtant, l'idée de scinder notre appréhension du monde en deux blocs sans contact, la matière d'un côté, de l'autre le raisonnement. Il serait absurde de considérer que l'on ne doit rien au verbe quand on manipule de la matière ou que l'on ne reflète rien de la matière dans le discours. Bien entendu, l'esprit crée un milieu pour les sens. L'environnement intellectuel oriente leur réception du monde. Quoique je pense préférable de porter l'attention sur le corps — car la rencontre de la peinture advient par le corps — comme chaque humain, le peintre rencontre le monde et l'autre, corps et esprit indissociables. Son regard se forme ainsi, ses gestes également. Organisant la matière, concentré sur les gestes qu'elle lui fait faire, le peintre vit le regard qu'il porte habituellement sur le monde. Il réagit à son comportement, poussé par ce qu'il a vécu, le regard rendu à la vue, libre de toute vision, infléchi seulement par son éducation. Son ouverture au temps traverse ainsi la manipulation de la matière qui en livre la trace. Bien qu'il la restitue sans en avoir conscience, c'est la pensée de sa peinture qui se formule ainsi. Peignant, on rencontre la peinture, par l'expérience physique de la matière, dans la récurrence de choix dont on ne sait rien.

Si la peinture développe, au contact d'autres champs de la pensée humaine, des images dont l'intelligence me donne à penser, me perturbe ou me fait sourire, son corps sublimant l'époque déborde ma compréhension et m'emporte. La peinture incorpore le temps et l'autre. Elle est la perception et la pensée même de l'altérité, de la vie et du monde. Sans perspective, sans terre, étrangère par nature, nul ne touche son essence. Je n'ai suivi qu'une idée en peinture : ne pas en avoir. Ne pas avoir d'idées, pour ne pas déranger mon regard. Pourtant, chaque fois que la peinture a trouvé une voie dans mon travail, alors que je pensais réunir les conditions pour la voir surgir, je ne l'ai saisie qu'après. Je n'ai rien vu venir. Elle m'a toujours sidéré.

Si je fais état de mon attente de la peinture, je peux dire ceci : pendant le temps qui me voit peindre, je suis conscient de la nécessité de maintenir mon attention en rétention. Elle ne doit pas interférer. Trop vouloir dans l'attente, c'est forcer le regard. C'est presque en avoir une idée. Je peins, le regard flottant, sans idée, en passage dans l'époque, seulement là pour accueillir l'inconnu s'il se présente. Dès lors, défait par cette attente, au « qu'avez-vous voulu dire ? » je n'ai rien à répondre. Ma peinture ne veut rien dire en particulier. Je veux la vivre et la faire vivre, espérant qu'elle partage un peu de ma traversée du monde.

Paris, 19 juillet 2023

—

catalogue Vincent Dulom - Du temps à l'autre,
Edition ETC, 2023, pp 56-57